

Il faudrait s'arracher le cœur

Du même auteur

Moi aussi un jour, j'irai loin

Maurice Nadeau, 1995 et Points, n° P2758

Ma vie d'Edgar

Prix Marcel Pagnol

Le Serpent à Plumes, 1998 et Motifs, 2002

Celui qui n'est pas là

Le Serpent à Plumes, 1999

Fantômes

Le Serpent à Plumes, 2001

Mon quartier

Fayard, 2002

Pour une femme de son âge

Fayard, 2004 et Pocket, 2008

La serveuse était nouvelle

Fayard, 2005 et Pocket, 2007

Les Types comme moi

Fayard, 2007 et Pocket, 2010

J'attends l'extinction des feux

Fayard, 2008

Les Prochaines Vacances

Le Chemin de fer, 2009

Avant les monstres

Cadex, 2009

J'aimerais revoir Callaghan

Prix printemps du roman

Fayard, 2010 et Le Livre de poche, 2011

DOMINIQUE FABRE

Il faudrait
s'arracher le cœur

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.87929.991.4

© Éditions de l'Olivier, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Vois, il est vide ce lit, bouleverse les couvertures,
Agite les draps en tous sens comme s'ils me cachaiient
encore,
Défonce le matelas au cas où je ne serais plus que de la
laine cardée !
Il n'y a plus personne dans cette couche à deux places que
j'occupais dans son entier,
Il n'y a pas un pli à la descente de lit
Et les rideaux sont endormis dans les bras l'un de l'autre.

JULES SUPERVIELLE

Il faudrait s'arracher le cœur

Un jour, quelqu'un sort d'entre les ombres, et sans savoir qui c'est, on se met à guetter cette personne, on se met à la suivre des yeux. Alors, on est rentrés dans un nouvel âge de la vie. Il peut durer des heures, des mois, des années. D'une certaine façon, ceux à qui c'est arrivé ont tous le même regard dorénavant. Il faudrait s'arracher le cœur. Il me l'avait dit, il y a une vingtaine d'années. Je n'ai jamais oublié son expression.

Sa peau était très blanche, on aurait pu imaginer des veines juste en dessous. Une peau de fille, j'ai entendu dire ça à son sujet. En tout cas, il n'avait rien d'une fille, à part la peau. Il marchait longtemps dans les rues, sans savoir quoi faire. Il ne parlait presque pas à ses parents, il raccrochait le téléphone en leur disant, à eux, à d'autres, qu'il était super occupé, oui tout baigne, il rappellerait plus tard. Il ne rappelait jamais. Je me souviens même la fois où il a dit : je suis occupé, et où j'avais déjà deviné son geste de reposer le combiné, ce qu'il a fait dès la fin de sa phrase. Ce que j'ai ressenti, et que j'ai écouté. Sans le vouloir, je lui ai peut-être sauvé la vie. Pourtant, de cette histoire, aucun de nous n'est sans doute le vrai héros. Il n'y a pas eu de héros. Je me souviens du trajet que j'ai fait. Je me sentais pressé et froid,

comme un employé du SAMU ou un ambulancier. Il habitait un grand studio près de la station Pereire, moi je venais de Clichy-Levallois. Ou La Garenne. La gare s'appelle Clichy-La Garenne mais, dans la géographie des lieux, on pense plutôt à Clichy-Levallois. Ce sont deux communes qui ne se touchent pas que des yeux. À peine le temps de sentir que là, tout était différent, là où il habitait. Il n'a pas répondu lorsque j'ai sonné. Je n'ai sans doute pas tambouriné. J'ai appelé son prénom de plus en plus fort, mais bon, rien. La porte d'en face, une double porte, en faux teck éclairci. Ses parents avaient fait de lui un type moyennement riche déjà à la naissance. J'ai poussé la porte de chez lui. Il a essayé de se lever quand il m'a vu. Je me souviens de m'être dit que ça ne se faisait pas de rentrer comme ça chez les autres. Son tableau de petit maître, un Di Rosa je crois, dont il disait qu'un jour il lui suffirait de le vendre pour faire le tour du monde. La façon dont il a essayé de se lever. Ses pieds nus. Je suis surpris aussi de mon sang-froid, comme si j'étais né pour m'occuper des gens dans son état, ou peut-être des mourants. Pourtant, je suis douillet, et bien sûr, j'ai peur du sang. J'ai peur des coups, et par-dessus tout de la maladie. Cette histoire date de l'époque de la découverte du virus du sida. En fait j'ai certainement moins peur de la mort que des chemins qui y conduisent. Nous sommes des millions comme ça.

– Tu es là ?

– Oui, je t'ai appelé tout à l'heure, tu ne m'as pas répondu.

Je ne savais pas comment on fait vomir quelqu'un. Je ne regardais pas la télévision. J'en avais récupéré une noir et

blanc au pied d'un arbre, qui marchait. J'ai eu trois télévisions récupérées au pied d'un arbre ou sur un trottoir de banlieue, avant d'en avoir une à moi. J'aurais pu en avoir plus, évidemment. Mais bon.

Son teint n'était plus blanc, mais déjà, ou encore ? un peu gris. Sa pomme d'Adam allait et venait, comme si c'était son agitation qui l'obligeait à garder la tête renversée sur le dossier du divan. J'ai pensé à prévenir ses parents.

– Qu'est-ce que t'as pris ?

Il m'a montré vaguement les boîtes de comprimés par terre, sur la moquette. Il y avait des trous de cigarette dedans. Ça m'a choqué, même si ça n'avait aucune raison d'être dans l'urgence de ce moment. J'ai dû imaginer la crise que ma mère aurait piquée si quelqu'un avait brûlé la moquette chez elle. Il a essayé de se lever, il regardait du côté de la fenêtre. Mais à chaque fois, il a dû se rasseoir, les jambes écartées, la tête haute.

– Reste tranquille, ça ne sert à rien. Tu n'y arriveras pas.

Il m'a regardé comme si on ne se connaissait pas, ou comme un adolescent qui observe d'un sale œil le médecin du SAMU, parce que ce dernier ne va pas le laisser tomber.

– Vous voulez mourir ? Vous vous êtes trompé dans les doses. La prochaine fois demandez-moi, parce que là vraiment c'est loupé !

Puis, à un moment, il a eu l'air de réaliser quelque chose. Les instants qui suivent sont embrouillés. Pour résumer, je penserais plutôt à la grande double porte en bois clair de l'appartement d'en face, sans que je sache pourquoi. Il faut

bien que s'écrive ce genre d'histoires. Il faudrait s'arracher le cœur, voilà la vraie solution.

J'ai pris les boîtes de médicaments, je n'y connaissais vraiment rien. J'ai pensé au pilulier de ma mère, un cadeau pour la fête des mères car c'était décoratif, sur le petit guéridon. Je me suis souvenu de l'expression, Inscrit sur le tableau B. Était-ce grave, les médocs du tableau B ? J'ai entendu son souffle qui déjà, me semble-t-il, était redevenu plus régulier. Son teint gris me paraissait moins gris. On s'habitue à ses chagrins. On s'habitue même à sa maladie. Rapidement, si ça se trouve, on doit prendre ses marques dedans ? Les bonnes et les mauvaises journées vont jusqu'au bout de nos vies.

– Tu veux que j'appelle un médecin ?

Il ne m'a pas répondu. Il avait la tête complètement renversée sur le divan, maintenant. Il faisait partie de ces types qui meublent la pièce d'un divan et le divan prend toute la place dès qu'ils se trouvent assis dessus. Alors, j'ai fait un geste idiot. Je lui ai mis la main sur le front. Il l'a retenue, et j'avais presque oublié qu'il était malade, maintenant. Il puait l'alcool comme pour me prouver qu'en effet il avait bu du whisky avant de s'enfiler ses comprimés. Il a presque esquissé un sourire, ou il en a eu l'idée, comme s'il était à deux doigts de m'en faire cadeau. Pourtant, je n'aime ni les grandes, ni même les petites charités.

Sous la paume de ma main droite, la veine presque bleue de son front pulsait. Je me rappelle lui avoir posé une main

sur le genou pour écouter à l'aise son cœur sous son front. Il avait froid. Il m'a regardé sans rien dire pendant que je lui proposais d'appeler le médecin. J'avais cessé de paniquer même si je ne m'y connaissais pas en médicaments du tableau B. Lui je le connaissais. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais assez de confiance en moi pour être sûr qu'il ne lui arriverait rien. On entend souvent parler des suicides, aujourd'hui. Mais ce n'est pas si facile de se suicider à coups de cachets, à vingt ans. Il faut un geste sans amour, ou au contraire, plein d'amour.

– Bon. Tu fais chier. J'appelle le médecin.

Il n'a rien répondu, comme s'il n'avait pas l'air de comprendre.

Il y avait de la distance entre lui et moi. Il y aurait toujours la même distance et je serais tenté de dire : par sa faute. Mais, disant cela, il ne me répondrait sans doute pas, il se contenterait de me regarder jusqu'à me faire admettre que non, ce n'est pas vrai. J'ai cherché des yeux le combiné. Il l'avait enlevé du socle ; un téléphone blanc. Il avait dû le prendre chez ses parents place Pereire. Je l'ai trouvé près du divan. Et ensuite, je l'ai porté à mon oreille en ayant l'impression de faire semblant. J'ai vraiment fait ce geste idiot comme si, pour remettre de l'ordre dans sa vie, dans sa santé, et effacer son suicide loupé, il fallait que je commence par vérifier sa ligne téléphonique. Dans les années quatre-vingt, des lignes téléphoniques sont détournées. Parfois, le soir, nous sommes plusieurs centaines à nous connecter et nous bavardons des heures de tout et de

rien. Les gens parlent de sexe, se donnent d'improbables rendez-vous, se font poser des lapins dans plein d'endroits des Hauts-de-Seine, de toute la région parisienne. Il avait eu la force de débrancher. Je me suis dit : il a eu la force de débrancher son téléphone, après ça avait appelé et sonné longtemps dans le vide. Il avait gardé toute sa malice. C'était encore un argument en faveur de la vie à ce moment-là. Mais j'avais aussi l'impression de m'être un peu fait avoir. Je l'aimais, à ma façon. Et lui aussi sans doute m'aimait bien, à la sienne. Il faudrait s'arracher le cœur, on serait plus tranquilles comme ça.

On n'a pas attendu longtemps. J'ai composé le 17 en espérant ne pas tomber sur la police mais bien sur les pompiers. Puis, ils m'ont demandé de confirmer l'adresse. Des questions sur son apparence, son pouls, lui il regardait nulle part sans entendre, le temps que ça avait duré ? Il y aurait des lumières de gyrophare, une alarme quelque part, près de la station Pereire, au début des années quatre-vingt. Il m'a parlé à voix basse. Ce n'était pas la peine de les déranger.

– Sept minutes environ, ils m'ont dit, comme s'ils étaient habitués à ce genre de question.

Il m'a fait signe de venir près de lui et j'ai obéi.

– Ils arrivent bientôt.

Il a reposé la tête sur le dossier du divan quand je suis retourné m'asseoir.

– Il faut que je me lève. Tu peux m'aider ?

Sa voix était patibulaire, à ce moment-là. Les occasions d'une vie où le mot patibulaire prend tous ses droits sont

assez rares. Sa voix ne le ramènerait jamais sur les bancs de la fac de droit, à Assas où il allait alors, « chez les fachos ». Ni ne l'emmènerait sur ceux de Paris X Nanterre et de Sciences Po. Sa voix et son souffle aussi quand je l'ai pris par la taille et qu'on a marché tous les deux, lentement, vers la salle de bains. Il avait seulement envie de pisser. Une ombre de sourire a dû croiser ses yeux lorsque j'ai été obligé d'ouvrir sa braguette. Il m'a murmuré merci. J'étais ressorti des toilettes et je devais l'attendre juste derrière la porte. C'était la première fois que je voyais son sexe, je me souviens aussi de ça. Ils sont vite arrivés.

* * *

Ils ont dit bonjour sans serrer la main. La vraie question que je n'ai pas osé leur poser : serait-il mort si je n'étais pas venu à son secours, sans le savoir, me devait-il vraiment la vie ? Ils ont pris les constantes.

– Vous pouvez vous lever ?

– Oui.

– De quand date la dernière prise des comprimés ?

Il essayait de faire le vide en lui, si je me souviens bien. Il gardait la tête posée sur le dossier du divan et quand il devait répondre à une de leurs questions, il semblait vouloir la relever, histoire de se remettre les idées en place, mais ça ne servait à rien. J'ai cherché son vêtement, un imper vert était roulé en boule près de ses disques. J'ai pensé que c'était dommage, tout ça. J'aurais préféré écouter des disques avec lui, et peut-être fumer un pétard.

– Vous nous accompagnez ?

Le type m'a parlé d'un ton doux et rapide comme si, quelque part, il avait adopté une voix, une attitude dont le but était de prendre la mort de vitesse, de ne pas s'en faire remarquer. Il lui a donné des petites baffes comme s'il voulait seulement remettre sa tête droite gorge découverte sur le haut du divan, en attendant la fin. Sa pomme d'Adam. Pourquoi on appelle ça comme ça ? En fait, il voulait simplement dormir. Cela lui faisait peut-être un peu de peine, de ne plus pouvoir se concentrer sur son chagrin depuis qu'il avait tenté de se suicider et fait en sorte de m'inquiéter assez pour que je vienne à son secours. Je me souviens du bruit assourdi derrière la double porte en bois clair des voisins d'en face. Nous sommes descendus dans la rue.

* * *

J'ai vingt ans révolus. Je porte l'imper vert et la petite écharpe à carreaux genre écossais d'un autre, ce garçon dont je suis amoureux et qui vient d'avalier des cachets pour ne pas vraiment mourir. Nous nous rendons à l'hôpital. On n'a pas attendu longtemps aux urgences. Ils m'ont laissé devant la porte battante, interdiction d'entrer. Une femme en uniforme blanc, veste et pantalon, m'a dit de m'asseoir pour patienter, comme si j'étais un autre. Ils veulent toujours qu'on reste assis aux urgences. Je n'avais eu qu'une pensée pour lui, parce que nous devions nous voir et que son téléphone sonnait dans le vide, celui du début des années quatre-vingt, que nous utilisions des heures entières, à dix, à cent, sur des numéros

détournés du réseau. Quand je pense à ces milliers de mots partis dans l'air aux heures creuses de la nuit, il y a déjà tant d'années ! Je pense bien sûr au temps perdu, comme à de gigantesques brouettes de terre morte jetées dans le vide, pour rien. Cela m'avait soulagé que nous arrivions si vite à l'hosto. J'ai attendu parmi les autres gens, ceux de la nuit.

Les gens de la nuit aux urgences sont souvent ivres, ou bien ils ont de grosses crises d'angoisse qui ne leur servent pas à grand-chose, mais ils vont à l'hôpital en prévision du pire qui n'a pas encore eu lieu. J'ai attendu pas loin d'une heure. Je suis allé fumer une cigarette à l'entrée. Brancardiers en blouse blanche, avec un petit transistor. Internes ayant encore dans les yeux leurs bonnes notes en maths, leurs nuits entières à réviser.

– Vous n'avez pas un franc ? je sors de l'hosto, ou j'y rentre. C'est pour la machine à café.

Gens alités quelques jours qui sortent en pyjama, en fauteuil roulant, avec une perfusion, quelque chose de plâtre qui les immobilise. Je fumais des Craven A à l'époque. Parfois une ambulance arrivait, ou des gens soutenus par d'autres parce qu'ils s'étaient malencontreusement coupé le ventre en voulant ouvrir une bouteille, ils étaient tous pris en charge de la même manière méthodique et non violente, si on peut dire les choses comme ça. À un moment, je suis retourné m'asseoir et j'ai eu une mauvaise impression, je m'en souviens encore, ces choses sont très anciennes pourtant. Si je n'avais pas de nouvelles dans cinq minutes, c'est qu'ils ne voulaient pas m'en donner.

Surtout, j'étais surpris de me retrouver là, sans aucune explication.

Les pompiers avaient emporté les boîtes pour les montrer sans doute à ceux qui le prendraient en charge aux urgences de Beaujon. Ils devaient lui faire un lavage d'estomac. Bientôt, je serais seul, j'ai dû me dire une chose comme ça. Parmi toutes les horloges du monde, certaines ne servent à rien. Et puis, sans avertir, commence un compte à rebours macabre pour certains d'entre nous, qu'ils en soient conscients ou pas. Je suis retourné m'asseoir. Pas plus aujourd'hui qu'hier, je n'aime les maladies. J'ai peur de l'hôpital évidemment et, quand bien même je voudrais faire le bien autour de moi, autant que possible, je change de trottoir quand j'aperçois une jeune personne en blouse blanche qui affiche un grand sourire et vous demande un quart d'heure de votre temps pour vous pomper du sang. Fermez bien le poing, oui c'est ça, après il y aura une collation gratuite. Je n'étais personne dans sa vie, en fait. Il aurait peut-être mieux valu que je parte, ils avaient certainement appelé ses parents. La porte des urgences dans la pénombre, un peu éclairée par les hauts lampadaires, les sirènes qui s'interrompent, suivies de la rythmique bleue des gyrophares qui tournent sans un bruit. Je suis arrivé près d'une femme qui sortait du bâtiment, celle qui m'avait dit de m'asseoir une bonne heure auparavant.

– Ah oui, c'est vous. Il veut vous voir. Suivez-moi.

– Il va mieux ?

– Oui, oui, ça va. Ne vous en faites pas pour ça.

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Achevé d'imprimer par Firmin-Didot
au Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : janvier 2012. N° 980 (xxxxxx)
Imprimé en France